

à payer les premiers frais nécessaires pour l'enlèvement de la fiancée du pauvre baron.

Le marquis recruta dans les établissements d'étuvistes, lieux ordinaires de débauche, dans les tavernes, une bande de gentilshommes ruinés, qui acceptèrent avec enthousiasme de le seconder dans son expédition et qui partirent pour un rapt, comme s'ils allaient à une partie de plaisir.

On sait que plusieurs villages des environs de Chelles, situés dans le voisinage de la forêt de Bondy, renfermaient en majorité une population tarée vivant ou profitant des vols commis à l'ombre des sombres futaies qui les avoisinaient.

C'est dans une de ces localités, où il était sûr de trouver une complicité active ou tacite, que le marquis de Valrenaud se rendit, un soir, avec la bande qui devait coopérer à son forfait.

Dans la nuit, la villa du banquier Osmont fut envahie par la troupe de coupe-jarrets soudoyés par le traître ami du baron de Latour. Quelques serviteurs furent égorgés; la maison fut même un peu pillée. Laurentine effarée put croire qu'elle allait devenir la proie de ces scélérats et que sa jeunesse, sa beauté allaient être flétries et souillées.

Pour sauver un peu les apparences, le marquis de Valrenaud eut l'air d'arracher l'infortunée victime aux mains des assaillants et de lui épargner les derniers outrages.

— C'est ma fiancée! s'écria-t-il; malheur à qui la touche!

Et superbe, héroïque, il dégaina triomphalement, en protégeant de sa longue épée la jeune fille affolée.

Il la prit dans ses bras, s'élança à travers les corridors pleins de trouble et de tumulte, franchit la maison et les jardins et arriva sur la route.

Des chevaux de main étaient là tout préparés.

Il bondit en selle, enleva Laurentine évanouie et, suivi de quatre de ses complices, fila ventre à terre jusqu'à l'église, où tout avait été préparé pour la cérémonie du mariage.

Encore toute bouleversée par les terribles événements de la nuit, jetée dans le trouble le plus profond, dominée par la terreur, presque folle d'épouvante, la jeune fille se laissa traîner à l'autel, où le sacrement du mariage fut accompli avec toutes les cérémonies d'usage du culte catholique, mais un peu abrégées pour la circonstance.

L'acte religieux fut inscrit sur les registres de l'église; le marquis s'en fit délivrer un extrait.

Une heure après, il emmenait sa jeune femme à une maison de campagne sise non loin de là et qu'il avait loué quelques jours auparavant, en prévision du rapt qu'il devait accomplir.

La pauvre Laurentine, un peu rendue à la réalité, eut un accès terrible de désespoir. Elle appela Louis, son fiancé, à son secours; elle supplia, se traîna aux pieds de son misérable époux.

Mais le marquis n'était pas un de ces hommes qui se laissent émouvoir par des larmes.

Et il laissa la malheureuse femme en proie à la plus morne douleur, mais d'autant plus désespérée, qu'elle sentit bien que le beau rêve qu'elle avait fait était à jamais brisé, que son corps, son âme même ne lui appartenaient plus, et qu'il lui était désormais défendu d'aimer celui pour qui elle aurait donné la veille sa fortune et sa vie.

Nous renonçons à dépeindre l'immensité du désespoir du jeune baron de Latour, lorsque la déclaration publique de ce mariage clandestin vint le foudroyer tout à coup.

Un cri rauque s'échappa de sa poitrine, cri de fureur, première explosion de sa douleur indignée.

Il ne pouvait demander justice ni au gouvernement,

qui était sans force, ni à l'opinion publique qui, dans sa corruption, trouvait l'aventure plaisante et bien menée.

Il lui restait son épée.

Quand il se présenta chez le marquis de Valrenaud, il fut prestement éconduit par les valets.

Alors il écrivit sur la porte de la maison, en gros caractères; ces mots :

"Valrenaud, lâche et filou, n'est pas gentilhomme."

Le marquis ne pouvait pas reculer. On l'aurait accusé d'être voleur, assassin, faux-monnayeur, sans parole et sans foi, c'était peu.

Mais dire qu'il n'était pas gentilhomme, cela voulait du sang.

Le duel eut lieu. Valrenaud aurait été tué, si son adversaire eût eu plus de sang-froid, car Louis de Latour était la première lame de l'époque.

Il ne fut que blessé, assez grièvement du reste pour traîner désormais une vie malade et décolorée, mais pas assez pour rendre veuve sa victime.

Nous devons dire, pour demeurer fidèle historien, que Laurentine pardonna à son ravisseur, qu'elle veilla à son chevet tout le temps qu'il fut en danger de mort et qu'elle refusa de demander à Rome la nullité de son mariage.

Que voulez-vous? Le cœur de la femme a ses mystères.

Laurentine aurait été baronne en épousant Louis de Latour; elle était marquise; son mari, grand et beau cavalier, n'était pas dépourvu d'esprit; son expérience de viveur lui avait donné l'art de savoir se conduire habilement avec les femmes. Il était d'une immoralité notoire; mais à cette époque la vertu comptait si peu!

Peut-être même en voulait-elle, au fond du cœur, au baron Louis de lui avoir endommagé un mari dont elle eût été fière peut-être, et dont elle pouvait devenir la femme heureuse, tandis qu'elle n'en était que la garde-malade.

Voilà pourquoi Louis de Latour, plein de rancune contre les femmes et de haine contre les hommes, s'était résigné à cette vie solitaire, à cette existence sombre et morose qu'il menait au manoir de Précey.

— La suite au prochain numéro. —

LE CRIME ET SON CHATIMENT

[Voir à partir du 1er janvier 1887.]

Mais au lieu d'aller trouver son grand-père et sa mère, elle monta dans sa chambre, alluma elle-même une bougie et s'assit à un petit bureau où elle écrivit quelques mots qu'elle cacheta sous enveloppe à l'adresse de sa mère et qu'elle laissa bien en évidence.

Puis, elle redescendit, faisant le moindre bruit possible pour ne pas être entendue, se mit en selle et repartit, sans avoir vu ni Révéron, ni Mathilde.

Où courait-elle ainsi si vite, qu'on eut dit que son cheval était emporté et qu'elle n'en était plus maîtresse?

Au château de Lesguilly!

En chemin elle se croisa, sur la route, avec une femme qui errait à l'aventure, se parlant à elle-même, s'arrêtant, et faisant de grands gestes comme si elle avait été folle.

C'était Albine à la recherche de son fils.

Voyant l'après-midi s'écouler, le soir venu et Paul n'étant pas de retour, elle avait eu peur, elle avait été envahie par un pressentiment sinistre.

Paul n'allait-il pas, dans l'extrême désespoir où il était, — attenter à sa vie?

Alors elle sortit du château, et se mit à marcher au